



HAL
open science

La Révolution française dans l'œuvre de Lukács

Stéphanie Roza

► **To cite this version:**

Stéphanie Roza. La Révolution française dans l'œuvre de Lukács. *Actuel Marx*, 2021, Dossier : Lukács, 2021/1 (69), pp.44-59. 10.3917/amx.069.0044 . hal-03030833

HAL Id: hal-03030833

<https://hal.science/hal-03030833>

Submitted on 24 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Révolution française dans l'œuvre de Lukács

Le choix d'interroger la place de la Révolution française dans la pensée de Lukács surprendra peut-être le lecteur. En effet, aucune étude, *a fortiori* aucun ouvrage n'est directement consacré à cet événement dans le corpus lukácsien. Les travaux les plus célèbres et les plus appréciés du penseur hongrois, *La théorie du roman* (1920) et *Histoire et conscience de classe* (1923) le mentionnent à peine. Pour voir véritablement apparaître 1789 sous sa plume, il faut attendre les années 1930. Dans les ouvrages de la maturité, la Révolution française devient une référence récurrente, dont l'importance culmine dans *La destruction de la raison* (1954). Mais à cette période, Lukács est généralement considéré comme un « philosophe stalinien », qui à ce titre ne mérite pas vraiment l'attention de la postérité.

Passant outre cette mauvaise réputation, on s'efforcera d'élucider ici les enjeux de ce réaménagement dans l'évolution intellectuelle du penseur marxiste. En effet, loin d'être anecdotique, la thématique de la Révolution française comme moment de rupture fondatrice implique un approfondissement de la réflexion lukácsienne sur l'histoire de la pensée occidentale moderne. Or, contrairement à ce qu'une approche superficielle des écrits du « second Lukács » pourrait faire penser, cet approfondissement ne correspond pas à un simple alignement sur l'idéologie officielle des pays du bloc de l'Est. Au contraire, il débouche sur une lecture sociohistorique alternative de la philosophie et de la littérature européennes. Malgré son allégeance publique au stalinisme, Lukács demeure après 1930 un marxiste hétérodoxe, en un sens qu'il conviendra de préciser.

Cette hétérodoxie ne se limite pas au domaine de l'analyse philosophique. La revalorisation de la révolution démocratique de la fin du XVIII^e siècle n'a pas pour son auteur une valeur uniquement heuristique : elle comporte une charge proprement politique qui lui permet de revisiter le passé, mais aussi de juger le présent afin de tracer des perspectives d'avenir. On tâchera donc de déterminer dans quelle mesure la place faite à la Révolution française par Lukács s'inscrit, en son temps, dans le cadre d'une conception critique des dérives bureaucratiques et dictatoriales du socialisme réel.

L'émergence de la Révolution française dans la périodisation esthétique lukácsienne

On l'a dit, les premiers écrits importants du jeune Lukács ne font quasiment pas mention de la Révolution française. Pourtant, dès l'époque de *La théorie du roman*, son approche se veut « historico-philosophique », comme l'indique le sous-titre allemand de l'ouvrage. L'auteur

se livre, selon les termes de N. Tertulian, à une « historicisation des catégories esthétiques fondamentales¹ » qui aurait éventuellement pu l'amener à voir 1789 comme un moment de rupture dans l'histoire des formes littéraires. Tel n'est pas le cas, dans la mesure où cette historicisation des catégories demeure assez vague.

Le passage de l'épopée au roman, qui est au cœur de l'analyse, est caractérisé du point de vue du rapport de la subjectivité individuelle au monde et au sens de la vie. Dans le vers épique s'ordonne selon Lukács « la totalité de la vie en tant qu'existence heureuse, selon une harmonie préétablie² ». Dans le cadre de cette harmonie universelle, le poète n'est pas considéré comme un auteur original : au fond, il ne fait que traduire, dans la narration des aventures du héros épique, l'enchantement du monde qui l'entoure et lui préexiste. De son côté, « le héros d'épopée n'est jamais un individu³ » pourvu d'un point de vue propre et pleinement responsable de ses actes : sa trajectoire personnelle se confond, dans sa signification, avec le destin d'une communauté comme totalité organique et signifiante.

La prose romanesque en revanche prend place au sein d'un univers culturel dans lequel le sens de la vie n'est plus immanent, où la « totalité objective de la vie aussi bien que sa relation aux objets n'a rien de spontanément harmonieux⁴ ». Le monde du roman est celui où « la disparition de toute fin évidente, la désorientation décisive de la vie entière » constituent « le fondement de tout l'édifice, le modèle constituant⁵ » : c'est un « monde sans Dieu⁶ », dans lequel on reconnaît sans peine le monde moderne tel qu'il naît des décombres de l'univers médiéval. Dans ce cadre, le héros romanesque, « individu problématique », incarne la nécessité devenue peu à peu universelle de donner soi-même un sens à son existence dans un monde désormais « contingent⁷ ». L'émergence historique du roman et de ses personnages en quête d'eux-mêmes ne correspond donc pas à une date ou à un événement précis : elle s'inscrit dans le temps long de l'histoire des mentalités et des représentations. Elle prend place dans le cadre de la « crise de la conscience européenne », pour reprendre l'expression de Paul Hazard, qui s'étale sur quelques siècles⁸.

Sur cette base, la première typologie lukácsienne des romans distingue ces derniers par leurs différents genres de héros. Ceux-ci sont caractérisés par la manière dont ils entrent en

¹ Nicolas Tertulian, « L'évolution de la pensée de G. Lukács », *L'homme et la société*, 1971, n°20, p. 22.

² Georg Lukács, *Die Theorie des Romans. Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der großen Epik*, Berlin, P. Cassirer, 1920 ; trad. fr. Jean Clairevoye, *Théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1989, p. 51.

³ *Ibidem*, p. 60.

⁴ *Ibidem*, p. 54.

⁵ *Ibidem*, pp. 55-56.

⁶ *Ibidem*, p. 84.

⁷ *Ibidem*, p. 73.

⁸ Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)* [1935], Paris, Le livre de poche, 1994.

rapport avec le monde, et par le devenir de ce rapport. Dans tous les cas, c'est la disproportion initiale entre la plus ou moins grande étroitesse de l'âme du personnage par rapport à la réalité du monde extérieur qui constitue la trame de l'intrigue romanesque. Cette âme peut être plus étroite que le monde. Dans ce premier cas, la conscience du héros est focalisée sur des idéaux dont elle ne perçoit pas le caractère chimérique. Elle cherche à porter ces idéaux à leur concrétisation à tout prix, sans tenir compte des faits. À la fois sublime et grotesque, le personnage court à une confrontation directe avec le monde tel qu'il va, dont il ne peut sortir vainqueur (*Don Quichotte*). Dans un second cas, au contraire, la conscience se sait plus profonde que le réel prosaïque. Le héros, pénétré du sentiment intuitif de sa propre richesse intime, se complaît dans une mise à distance du monde, adoptant une attitude de repli sur son intériorité et de passivité (*L'éducation sentimentale*). Enfin, un troisième cas de figure est celui où le héros entre dans une interaction constructive avec le réel : au terme d'un parcours aux allures initiatiques, l'âme est amenée à se réconcilier avec le monde par le biais de l'activité concrète, l'engagement professionnel et matrimonial par laquelle le personnage donne du sens à sa propre vie (*Wilhelm Meister*).

Il est frappant que, malgré l'influence exercée par Hegel sur le jeune Lukács, une telle typologie n'obéisse pas à l'ordre d'une succession à la fois temporelle et logique, où aux deux versions opposées de la contradiction entre l'âme et le monde succéderait sa résolution dialectique. En effet, *L'éducation sentimentale*, qui met en scène une inadéquation sans remède entre l'âme du héros et le monde, est chronologiquement postérieure à la « synthèse » proposée dans *Wilhelm Meister*. L'auteur de *La théorie du roman* ne semble pas concevoir de progression dialectique dans la production romanesque de la modernité. Plus généralement, il n'indique pas vraiment de corrélation entre l'évolution socio-politique de l'Europe moderne et celle des genres de roman, même si l'évocation des œuvres n'est pas exempte de tout élément de contextualisation. Lukács relève bien, par exemple, tout ce que le personnage de Don Quichotte doit à la proximité historique des épopées chevaleresques du Moyen-Âge : mais ce type d'analyse n'est pas systématisé, et demeure à l'état de remarques éparses. Dans cette première exploration des soubassements « historico-philosophiques » de la forme romanesque, la modernité se présente donc comme le creuset philosophique ou culturel général et plutôt indifférencié de tous les types de roman, et non comme une phase au sein de laquelle la succession des événements aurait entraîné une évolution perceptible dans les œuvres.

Une première périodisation précise des formes romanesques est effectuée des années plus tard par Lukács devenu marxiste, dans deux textes inédits de 1934-1935 publiés à titre posthume sous l'intitulé d'*Écrits de Moscou*. Dans ces deux textes, le roman, naguère épopée

d'un monde sans Dieu, est devenu, conformément à l'opinion de Hegel, « l'épopée bourgeoise moderne⁹ ». D'une manière générale, l'influence du philosophe de Iéna, qui, rappelons-le, accorde une importance majeure à la Révolution française dans sa propre réflexion, est plus prégnante.

À chaque grande étape de l'évolution historique de la classe bourgeoise correspond désormais un moment spécifique de la forme romanesque. Sans rentrer dans les détails, on signalera quatre périodes : celle de la bourgeoisie naissante, qui correspond à la fin du Moyen-Âge et qui fait émerger « le roman *in statu nascendi*¹⁰ » (Rabelais, Cervantès) ; celle de la bourgeoisie ascendante du XVIII^e siècle, qui voit le roman partir à « la conquête de la réalité quotidienne¹¹ ». C'est l'époque des premiers romanciers réalistes : Defoe, Lesage, Fielding, Restif de la Bretonne ou Choderlos de Laclos. L'époque de la bourgeoisie triomphante quant à elle correspond à celle qui « s'étend entre la Révolution française et l'entrée autonome du prolétariat dans l'arène de l'histoire universelle » en 1848 : au *pathos* optimiste du roman de la phase ascendante succède alors le *pathos* tragique qui émane de la représentation des contradictions insurmontables de la société capitaliste. C'est l'époque du *réalisme autocritique* du roman bourgeois, incarné par les œuvres de Balzac, Stendhal ou Goethe : dans l'ensemble, cette littérature porte un regard sévère ou ironique sur la triste « prose de la vie moderne¹² ». Enfin, la dernière phase est celle de la bourgeoisie décadente, à partir de la fin du XIX^e siècle, qui correspond selon Lukács à la décomposition progressive de la forme romanesque. Celle-ci se lit d'abord dans les œuvres de Zola, qui donne à ses romans une forme documentaire sans vie, puis de Proust ou Joyce qui incarnent quant à eux une « totale dissolution de tout contenu et de toute forme romanesque¹³ ».

La Révolution française a acquis une fonction de césure. Elle sépare désormais la période des premiers romans réalistes de celle des « grandes synthèses » romanesques dont le paradigme demeure la *Comédie humaine* balzacienne. Loin d'être une simple borne de délimitation chronologique, elle joue un rôle structurant, puisque les principales caractéristiques des romans de cette période en sont des conséquences directes ou indirectes. Comme le rappelle Lukács citant Marx, la Révolution en effet « signifie la fin de la période héroïque du développement bourgeois » : aux combats des Philosophes des Lumières contre

⁹ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Vorlesungen über die Ästhetik*, Berlin, Dunder und Humblot, 1835, trad. fr. J.-P. Lefebvre et V. von Schenk, *Cours d'esthétique*, Paris, Aubier, 1996, t. II, p. 549 .

¹⁰ G. Lukács, *Écrits de Moscou*, trad fr. Claude Prévost, Paris, Éditions sociales, 1974, p. 103..

¹¹ *Ibidem*, p. 108.

¹² *Ibidem*, p. 118.

¹³ *Ibidem*, p. 132.

l'absolutisme, aux efforts pour mettre fin aux abus de l'Ancien Régime, au courage prométhéen des révolutionnaires de 1789-1794, succède le naufrage de toute la société dans les eaux glacées du calcul égoïste et du paiement au comptant. Les grands romans de la période portent doublement la marque de cette mutation : tout d'abord parce qu'ils mettent désormais en scène des personnages aux prises avec la dureté d'un monde social devenu cynique, concurrentiel et définitivement coupé de toute transcendance ; d'autre part, parce que le regard critique que les romanciers portent sur ce nouveau monde se manifeste le plus souvent dans des accents nostalgiques et sentimentaux qui viennent du romantisme. Or, selon Lukács, le romantisme est lui-même un mélange « de retombées réactionnaires contre la Révolution française et de protestations confuses contre l'horreur du capitalisme en train de se répandre victorieusement¹⁴ ».

Dans ce premier remaniement de sa propre typologie esthétique, Lukács produit donc un effort inédit de périodisation dans laquelle la Révolution française apparaît comme un tournant majeur pour l'évolution du genre romanesque. Toutefois, si l'histoire est désormais entrée de plain-pied dans les coordonnées de l'analyse, les disparités géographiques n'apparaissent encore que de manière assez grossière. En effet, la nouvelle typologie considère les romans de l'Europe occidentale comme un ensemble homogène. Goethe, Stendhal et Balzac semblent former une unité culturelle face aux Russes, « de Pouchkine à Tolstoï », qui, du fait du retard pris par le développement de la bourgeoisie autochtone, n'atteignent le stade que nous avons appelé le réalisme autocritique qu'à la fin du XIX^e siècle, quand il est déjà dépassé en Occident. Assez rapidement, le philosophe va remettre en cause cette homogénéité intellectuelle entre la France et l'Allemagne modernes.

Lukács face aux « effets délétères du Sonderweg allemand¹⁵ »

Réfugié à Moscou au début des années 1930, Lukács assiste depuis l'URSS au désastre de la destruction du mouvement ouvrier allemand, puis au saccage de l'Europe et au génocide des Juifs par les nazis. Ces circonstances tragiques l'amènent à une profonde méditation sur le destin de la culture allemande. Dès 1933, il rédige un premier texte, qui ne sera publié qu'à titre posthume mais dont le titre révèle l'interrogation centrale dans sa réflexion pour les vingt ans à venir : *Wie ist die fascistische Philosophie in Deutschland entstanden ?* [Comment la

¹⁴ *Ibidem*, p. 116.

¹⁵ N. Tertulian, « Préface » *apud* G. Lukács, *Ontologie de l'être social. L'idéologie, l'aliénation*, Paris, Delga, 2012, p. 15.

philosophie fasciste a-t-elle émergé en Allemagne ?]»¹⁶. C'est de cette matrice que sont issus les textes dont il sera question ici : la *Brève histoire de la littérature allemande* et *La destruction de la raison*, tous deux parus quelques années après la guerre¹⁷. L'intuition fondamentale de Lukács est que le fascisme ne peut s'interpréter comme une irruption brusque et inattendue de la barbarie dans la civilisation européenne. Il s'agit d'en reconstituer la généalogie dans l'histoire de l'Europe en général, et de l'Allemagne en particulier, car

l'hitlérisme n'a pas été un épisode passager et superficiel dans la vie du peuple allemand, mais la victoire explosive des tendances réactionnaires qui tendaient depuis plus d'un siècle déjà à percer à la surface et à s'imposer dans la culture allemande¹⁸.

Le philosophe va dès lors chercher à exhiber ce qui a favorisé l'émergence de l'idéologie nazie dans cette culture, qui devient à cette période son principal champ d'investigation.

Sur la base de ces présupposés, la *Brève histoire de la littérature allemande* atteste d'un nouveau remaniement de la typologie des romans. Son auteur interprète en effet la littérature comme « une partie, un facteur, une expression et un reflet de la destinée du peuple allemand¹⁹ ». Dans cette perspective, le fil conducteur de l'analyse des courants littéraires en Allemagne depuis le XVIII^e siècle, c'est-à-dire depuis leurs origines en tant que constitutifs d'une littérature nationale, est leur rapport aux Lumières françaises et à la Révolution. Lukács distingue deux catégories de romanciers en Allemagne depuis l'époque des Lumières : les réactionnaires et les progressistes. D'un côté, la floraison et l'importance des « courants romantiques réactionnaires²⁰ » après 1789 s'expliquent par leur caractère réactionnel à la Révolution française, dans le cadre d'une Allemagne menacée par les visées expansionnistes de la France. D'un autre côté, la « littérature classique allemande » et particulièrement le réalisme « progressiste et révolutionnaire²¹ », a pour contenu social fondamental « la préparation spirituelle et morale de la révolution démocratique²² » allemande sur le modèle de la France. Mais cette perspective demeure longtemps sans support dans la réalité nationale. La faiblesse de la littérature réaliste allemande est donc l'expression dans les arts de la « misère » politique de ce pays, dont le jeune Marx s'était plaint en son temps, c'est-à-dire du caractère

¹⁶ G. Lukács, *Wie ist die fascistische Philosophie in Deutschland entstanden ?* in *Zur Kritik der faschistischen Ideologie*, Berlin, Aufbau, 1989, p. 5-217.

¹⁷ Voir Vincent Charbonnier, *Le hasard dans l'histoire chez Lukács : une énigme ?*, 2019, p. 4 ; <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02134789/> (consulté le 23 septembre 2020).

¹⁸ G. Lukács, *Deutsche Literatur im Zeitalter des Imperialismus*, Berlin, Aufbau-Verlag [1945] et *Fortschritt und Reaktion in die deutsche Literatur*, Berlin, Aufbau-Verlag [1947] ; tr. fr. Lucien Goldmann et Michel Butor, *Brève histoire de la littérature allemande (du XVIII^e siècle à nos jours)*, Paris, Nagel, 1949, p. 11-12.

¹⁹ *Ibidem*, p. 27.

²⁰ *Ibidem*, p. 14.

²¹ *Ibidem*, p. 24.

²² *Ibidem*, p. 14.

retardataire du développement de la bourgeoisie nationale et de la persistance de vestiges de la société féodale. Fruit de la culture bourgeoise, elle exprime la faiblesse sociale et politique de la classe sociale dont elle émane. L'*Aufklärung* allemande est donc caractérisée par sa timidité, tandis que le romantisme va connaître un succès grandissant après 1789.

Ainsi se dessine une ligne de démarcation interne à la littérature allemande qui remet en question la thèse des *Écrits de Moscou*, selon laquelle la quasi-totalité des écrivains européens aurait été peu ou prou influencée par le romantisme. Néanmoins, Lukács tient à rendre hommage aux auteurs qu'il considère comme progressistes en les distinguant des romantiques réactionnaires. Or dans cette perspective, il refuse notablement de ranger dans la catégorie des écrivains réactionnaires Hamman, Möser ou même Herder, pourtant considéré par beaucoup comme une source majeure du courant anti-Lumières et conservateur²³. La raison invoquée par Lukács pour ne pas classer ces derniers parmi les ancêtres du romantisme est que leurs œuvres « se placent idéologiquement avant la séparation des esprits créée par la victoire de la Révolution française²⁴ » : critiques de l'ordre établi malgré leurs limites, elles appartiennent donc selon lui au grand mouvement éclairé qui parcourt l'Europe intellectuelle.

La position adoptée par les auteurs allemands face à la Révolution française apparaît ainsi comme le critère décisif pour les caractériser. L'hostilité des écrivains envers l'absolutisme et le féodalisme, et surtout leur enthousiasme, même passager, pour la Révolution française, semble les exonérer *ipso facto* de tout romantisme : ainsi, Lukács refuse le moindre lien avec ce courant pour Goethe, Schiller, Klopstock, et même Hölderlin. La Révolution française marque à ses yeux la ligne de partage des eaux, ou plutôt la ligne de « séparation des esprits », entre les grands courants artistiques de la période moderne en Allemagne.

Face au classicisme, puis au réalisme, courants progressistes, le romantisme s'affirme comme une réaction bourgeoise qui veut « la transformation de l'Allemagne en un pays moderne », mais « sans détruire l'absolutisme, sans supprimer les survivances féodales et les privilèges féodaux²⁵ ». Ainsi, ce courant littéraire, expression d'un capitalisme politiquement et socialement réactionnaire, n'a pour ainsi dire pas de racines avant 1789 : il est un pur « produit de la situation post-révolutionnaire en Europe ». Son hostilité à l'*Aufklärung* elle-même est rétrospective : c'est un sous-produit de l'hostilité à la Révolution. Notons cependant que Lukács ne respecte pas toujours strictement ce critère de distinction, comme le montre le cas de F. Schlegel. Ce dernier est considéré comme un des pères fondateurs du romantisme

²³ Voir par exemple Zeev Sternhell, *Les anti-Lumières*, Paris, Gallimard, 2010.

²⁴ G. Lukács, *Brève histoire de la littérature allemande*, op. cit., p. 77.

²⁵ *Ibidem*, p. 76.

réactionnaire, alors qu'il a eu, tout comme Hölderlin, son moment passager d'enthousiasme pour la Révolution.

Le point de vue de Lukács implique une thèse originale dans une perspective marxiste : il induit que la Révolution française produit un type de culture réactionnaire *essentiellement différente* de celle des anti-Lumières d'avant 1789. Plus nuancé, notamment, que Zeev Sternhell sur ce point²⁶, Lukács interprète les tendances contradictoires à l'œuvre chez Hamman ou Herder, tour à tour progressistes et conservateurs, comme allant confusément dans le sens d'une « dialectique historique concrète, vers le type de pensée et de création qui a trouvé son accomplissement dans l'œuvre de Goethe et de Hegel » (BH, p. 77). En cela, ses analyses préfigurent les discussions contemporaines sur la complexité de l'héritage de Herder²⁷. À l'inverse, chez les romantiques, même ce qui subsiste de la culture du XVIII^e siècle demeure insuffisant pour nuancer le caractère réactionnaire de leurs œuvres : ainsi la critique « éclairée » de Jacobi par Schlegel n'a rien de progressiste, parce qu'écrite dans la période qui suit la Révolution française, elle coexiste avec une très dure opposition à cette dernière. Tout se passe donc comme si l'hostilité à la Révolution française contaminait tous les écrits de ceux qui la partageaient.

Tout le texte de Lukács vibre d'une animosité profonde envers le romantisme allemand : Depuis l'idéalisation de l'empire du Moyen-Âge, depuis l'embellissement pseudo-poétique des chaînes sociales et politiques, des forces historiques développées "organiquement" jusqu'à l'idéalisation de la "vie intérieure", jusqu'à l'abandon anti-intellectualiste et quiétiste dans la "nuit d'un inconscient", d'une "communauté" quelconque, jusqu'à la haine du progrès et de la responsabilité de l'homme libre, ce sont là les conséquences de cette idéologie romantique, conséquences visibles jusqu'à aujourd'hui dans la vie psychique des Allemands²⁸.

Aux yeux du philosophe, « la critique du romantisme est une des tâches les plus actuelles de l'histoire de la littérature allemande²⁹ » (BH, p. 94).

Le romantisme, dont Lukács étudie la montée en puissance dans la littérature allemande des XIX^e et XX^e siècles, est l'équivalent esthétique de l'irrationalisme en philosophie, qu'il décrit dans *La destruction de la raison*³⁰. D'un point de vue philosophique, le national-

²⁶ Voir Zeev Sternhell, *Les Anti-Lumières*, Paris, Gallimard, 2010.

²⁷ Sur ce point voir notamment *Revue germanique internationale*, 2003, n°20, « Herder et les Lumières » sous la direction de Norbert Waszek.

²⁸ G. Lukács, *Brève histoire de la littérature allemande*, op. cit., p. 94.

²⁹ *Idem*.

³⁰ G. Lukács, *Die Zerstörung der Vernunft*, Berlin, Aufbau-Verlag [1954] ; trad. fr. René Girard, André Gisselbrecht, Joël Lefebvre, Édouard Pfrimmer, *La destruction de la raison*, Paris, L'Arche, 1958, 2 volumes.

socialisme est considéré comme le produit de l'« irrationalisation » d'une partie croissante de la pensée bourgeoise, processus

dont les débuts se confondent avec le combat de la restauration féodale et du romantisme réactionnaire contre la Révolution française et qui culmine [...] à la période impérialiste du capitalisme³¹.

L'irrationalisme européen, dont le centre de gravité est en Allemagne, est caractérisé comme « la réaction philosophique des représentants de la bourgeoisie et de ce qui reste d'aristocratie féodale contre le progrès social³² ». C'est pourquoi la tradition irrationaliste constitue, dans ses traits principaux, le miroir inversé du rationalisme progressiste et démocratique de la bourgeoisie française dans sa phase révolutionnaire : « dépréciation de l'entendement et de la raison, glorification sans mesure de l'intuition, théorie de la connaissance aristocratique, rejet du progrès historique de la société, création de mythes³³ ».

Pour comprendre la fortune particulière de cette tradition philosophique en Allemagne, Lukács consacre un long premier chapitre à retracer les particularités du développement historique de ce pays. Plus précisément que dans la *Brève histoire de la littérature allemande*, il décrit les contradictions de la construction nationale allemande comme le problème majeur. En effet, au moment où éclate la Révolution de l'autre côté du Rhin, il n'y a pas de vie politique allemande sur une base nationale. Alors que s'institue la nation française moderne sur les décombres de l'Ancien Régime, l'unité allemande est encore loin, car la bourgeoisie s'avère trop faible pour l'imposer aux vieilles castes féodales au pouvoir dans les différentes principautés. Ainsi, Lukács, reprenant à son compte la thèse de Lénine, considère la lutte pour l'unité allemande comme l'enjeu majeur de l'histoire politique et idéologique du pays au XIX^e siècle. Mais jamais dans toute cette période la classe capitaliste ne se révélera assez puissante ni assez progressiste pour se porter à la tête des classes populaires afin d'accomplir par elle-même la tâche historique de l'unification nationale. La nation moderne émerge donc sous la tutelle de la bureaucratie féodale et absolutiste des petits États germanophones, Prusse en tête. Autrement dit, contrairement à la France, l'Allemagne moderne voit le jour sous des auspices réactionnaires, ce qui ne pouvait manquer de marquer durablement sa vie politique et culturelle.

Parmi les conséquences majeures de cet état de fait, Lukács souligne que, de la lutte contre l'invasion napoléonienne à Bismarck, le sentiment national allemand est né et s'est développé indépendamment de l'élan démocratique de la bourgeoisie et des classes populaires.

³¹ *Ibidem*, I, p. 77.

³² *Ibidem*, I, p. 13.

³³ *Idem*.

Ce fait a contribué à la faiblesse des traditions et des expériences démocratiques, malgré quelques tentatives héroïques des classes populaires. Du côté des intellectuels allemands, Lukács dénonce une

idéalisation, une “germanisation” de tous les aspects retardataires de l’histoire de l’Allemagne [...] alors que tout ce qui est démocratie bourgeoise et principes révolutionnaires en occident est présenté comme “non allemand”, d’où il résulte que tous ces apports contraires au “génie national” doivent être critiqués et repoussés³⁴.

Le romantisme apparaît comme la première manifestation de cette idéalisation des retards de l’Allemagne, mais il est suivi par de nombreuses autres.

Ces tendances idéologiques, présentes dès 1789, s’accusent de plus en plus avec l’émergence d’un mouvement ouvrier en Europe puis la montée en puissance de partis socialistes qui s’affirment comme les héritiers de l’expérience révolutionnaire et démocratique française. Ainsi, la Révolution française, qui fait déjà signe vers le dépassement du monde bourgeois à travers la conjuration babouviste, a inauguré une tradition à la fois philosophique – depuis Hegel jusqu’aux marxistes – et politique émancipatrice. Cette tradition, en se prolongeant dans l’histoire de l’Europe, produit continuellement son réactif : les formes successives d’irrationalisme étudiées par Lukács correspondent à ses yeux aux réponses que « la réaction fournit aux problèmes de la lutte des classes³⁵ » à chacun de ses temps forts : après la Révolution française, on peut citer la Révolution de 1848, la Commune de Paris, les progrès de la social-démocratie allemande à la fin du XIX^e siècle, et enfin la Révolution bolchevique de 1917. Un tel prisme permet à son auteur de produire des analyses novatrices et largement sous-estimées des philosophies de Schelling, Nietzsche, Heidegger ou Schmitt, malgré le sort injuste qu’il réserve à certaines de ses cibles (Max Weber par exemple).

Lukács attribue donc la victoire de l’irrationalisme nazi à plusieurs facteurs convergents : d’une part, la réaction des classes dominantes européennes à la menace révolutionnaire persistante depuis 1789 trouve son foyer central en Allemagne, parce que la contradiction entre l’important développement capitaliste du pays et son retard politique y favorisent l’irrationalisme comme idéologie destinée à justifier un tel anachronisme, en le présentant comme un modèle social plus avancé que celui des démocraties occidentales. D’autre part, le mouvement socialiste allemand lui-même, quoique très puissant, est, selon Lukács, « influencé par les tendances générales de l’histoire allemande³⁶ » : il n’a pas su ancrer

³⁴ *Ibidem*, I, p. 51.

³⁵ *Ibidem*, I, p. 13.

³⁶ *Ibidem*, I, p. 56.

les aspirations du prolétariat allemand à l'émancipation dans une tradition démocratique autochtone, dont il aurait cultivé la mémoire et dont il se serait revendiqué le dépositaire. C'est bien pour des raisons structurelles que l'Allemagne demeure la « patrie d'élection des ennemis de la raison³⁷ ». De tels fondements culturels provoquent, dans l'Allemagne défaite en 1918 et tenaillée par la menace révolutionnaire depuis 1919, une nouvelle flambée d'irrationalisme, plus dévastatrice que toutes les précédentes.

D'un point de vue philosophico-politique, le national-socialisme tient donc « aux traits négatifs nés au cours des siècles de l'échec des révolutions, de la carence d'une évolution et d'une idéologie démocratiques³⁸ » en Allemagne. Il est la marque de la persistance de « l'arriération allemande », d'où proviennent toutes les « théories obscurantistes et réactionnaires » instrumentalisées dans la propagande hitlérienne. Méditant pour ainsi dire sur les décombres du III^e Reich, Lukács conclut que « depuis la défaite de la guerre des paysans l'Allemagne a fait fausse route » ; il en appelle, en une formule qui peut paraître curieuse, à un retour « au point de départ pour retrouver la bonne orientation³⁹ », c'est-à-dire à rien moins qu'à une refondation de la nation allemande sur des bases entièrement neuves. Il faut que l'Allemagne accomplisse enfin sa révolution démocratique : et c'est la Révolution française qui doit encore servir de modèle. Rappelant que pour Franz Mehring, la victoire napoléonienne de Iéna sur les troupes allemandes constituait « une prise de la Bastille » pour le peuple allemand, puisqu'elle avait permis de balayer certains vestiges du féodalisme, Lukács fait observer que cette « prise de la Bastille » accomplie de l'extérieur pour le compte des Allemands a été vaine. Tout aussi vaines à ses yeux ont été les deux « prises de la Bastille » allemandes qui ont suivi : 1918, qui vit naître la République de Weimar comme conséquence de la défaite allemande, puis 1945, victoire exogène contre le fascisme. Lukács achève sa réflexion sur l'irrationalisme en appelant les Allemands à *prendre eux-mêmes leur Bastille*, ou plus exactement à achever « volontairement, de l'intérieur cette prise de la Bastille imposée du dehors » et ainsi à éliminer « radicalement de la perspective d'avenir du peuple allemand tout l'héritage nuisible du Moyen-Âge⁴⁰ ».

Nous voudrions souligner la singularité de cette conclusion. Assurément, elle atteste de l'importance centrale du modèle révolutionnaire français dans la pensée de Lukács ; mais au-delà de cet aspect, on ne peut que constater la prise de distance qu'elle manifeste de sa part avec

³⁷ *Ibidem*, I, p. 77.

³⁸ *Ibidem*, II, p. 276.

³⁹ *Ibidem*, II, p. 308.

⁴⁰ *Idem*.

le modèle des « démocraties populaires » du Bloc de l'Est. Lukács ne souhaite pas aux Allemands un régime importé depuis l'URSS dans les fourgons de l'Armée Rouge et appelé « démocratique », mais bien une révolution endogène, porteuse de progrès et de démocratie dans un sens proche de celui que ce mot avait sous la Révolution française. Cette conclusion pour le moins hétérodoxe est d'autant plus remarquable qu'elle précède une longue « postface », où Lukács se livre à une dénonciation très stéréotypée des méfaits de l'Amérique et de ses idéologues, ainsi qu'à un éloge appuyé des mérites de Staline et du Mouvement de la Paix impulsé par l'Union soviétique. L'écart entre ces deux conclusions bien différentes appelle examen. Elle laisse supposer que Lukács aurait cherché à échapper aux critiques, voire à la censure, en dissimulant partiellement sa pensée dans une enveloppe idéologique irréprochable. Les démêlés du philosophe avec les autorités du Parti communiste hongrois après la parution de la *Destruction de la raison* semblent indiquer que cette allégeance affichée à la ligne officielle n'a pas vraiment convaincu⁴¹.

Vers un socialisme démocratique

L'attachement de Lukács aux traditions démocratiques héritées de la Révolution française ne s'exprime pas seulement sur un plan intellectuel et théorique. Au contraire, il se manifesta d'abord dans ses prises de position politiques. Vingt-cinq ans avant *La destruction de la raison*, en 1929, le philosophe, membre de la direction du Parti communiste hongrois, était chargé de rédiger le programme du parti. Ce dernier, intitulé *Thèses sur la situation politique et économique en Hongrie et sur les tâches du Parti des communistes hongrois* et connu sous le nom de « Thèses Blum⁴² », constitue d'après N. Tertulian « le terme *ad quem* de toute son évolution durant la période allant de 1918 [date de l'adhésion de Lukács au communisme] et 1929⁴³ ». Il renferme l'orientation préconisée par Lukács pour la période qui s'ouvrait alors. Or à ses yeux, la nécessité de lutter contre la menace fasciste justifiait l'alliance avec d'autres forces politiques, au premier rang desquelles la social-démocratie. D'une manière

⁴¹ Lukács fut notamment taxé de « révisionnisme » dans un ouvrage collectif : H. Koch (Hrsg.), *Georg Lukács und der Revisionismus*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1960.

⁴² Blum fut le pseudonyme politique de Lukács durant la clandestinité et l'exil viennois (1919-1929). Comme l'indique V. Franco (dans sa préface à G. Lukács, *Intelletuali e irrazionalismo*, Pisa, ETS, 1984, p. 69, n. 142), Lukács l'avait choisi en référence à Robert Blum, qui avait été élu député au Parlement de Francfort après la Révolution de mars 1848 en Allemagne, et qui fut l'un des fers de lance des « démocrates », issus de l'aile radicale (républicaine) du mouvement libéral. Après qu'il eut participé à l'insurrection viennoise d'octobre 1848, Blum fut exécuté par les troupes contre-révolutionnaires autrichiennes. Je remercie Vincent Charbonnier de m'avoir communiqué ces précisions.

⁴³ N. Tertulian, « L'évolution de la pensée de Georg Lukács », *op. cit.*, p. 30.

générale, la révolution en Hongrie ne pouvait, d'après lui, prendre la forme d'une dictature prolétarienne des soviets. Elle passait par l'instauration d'une république démocratique des ouvriers et des paysans, que devait soutenir une coalition de toutes les forces de gauche du pays. Cette politique de front populaire contrevenait frontalement à la ligne préconisée par Moscou dans cette période, qui invitait au contraire à considérer la social-démocratie comme une ennemie au même titre que les fascistes (politique dite « classe contre classe »). Elle fut condamnée à la fois par le Komintern et par la direction du Parti hongrois : Lukács fut alors exclu de ses instances dirigeantes et dut procéder à une autocritique pour éviter l'exclusion du Parti lui-même. Il eut eu raison trop tôt, puisque six ans plus tard, Moscou adoptera et fera adopter, dans les pays où une telle politique était encore possible, une position de front antifasciste proche de celle envisagée par l'auteur des « Thèses Blum ».

Ce positionnement est à mettre en lien avec la centralité de la référence à la Révolution française que l'on observe dans les écrits des années 1930 à 1950. Durant cette période, Lukács ne s'exprime plus directement sur le terrain politique car il n'en a pas la possibilité : toutefois, comme on l'a montré, il insiste inlassablement sur le drame que constitue pour l'histoire allemande l'absence de tradition démocratique et la centralité d'une culture réactionnelle à la Révolution française (et donc réactionnaire). Il se prononce même en faveur d'une prise de la Bastille allemande. À la lumière des « Thèses Blum », il semble possible d'interpréter cette conclusion de la *Destruction de la raison* comme une manière pour l'auteur de réaffirmer son attachement à l'idée d'une voie démocratique vers le socialisme, et au-delà, à celle d'un socialisme démocratique.

Cette orientation générale, que l'on pourrait caractériser comme relevant d'un marxisme humaniste, est confirmée par l'étude que Lukács consacre au jeune Marx en 1955⁴⁴. Cet article mérite qu'on le cite en tant que révélateur de la lecture par le philosophe hongrois du marxisme de Marx lui-même, interprété comme une *radicalisation du jacobinisme*. Lukács considère en effet que le célèbre article de Marx contre la loi sur le vol de bois dans la *Rheinische Zeitung* en 1842 exprime un combat contre « les ambitions capitalistes de la classe féodale et de la bourgeoisie du point de vue d'un jacobin radical en politique⁴⁵ ». Plus précisément, « ces polémiques représentent – dans la perspective de l'histoire universelle – la plus haute expression théorique et littéraire à laquelle puisse atteindre le jacobinisme plébéien, juste avant

⁴⁴ Originellement publiée dans la *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* (2^e année, vol. 2, 1955) elle a été traduite en français par Pierre Rusch avec une préface de Jean-Marie Brohm : G Lukács, *Le jeune Marx, son évolution philosophique de 1840 à 1844*, Paris, Éd. de la Passion, 2002.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 41.

qu'il ne bascule dans un socialisme conscient⁴⁶ ». L'auteur de l'article interprète donc le socialisme marxien comme un prolongement naturel du jacobinisme. L'évolution concrète que connaît le jacobinisme entre 1793 et 1795, passant « de Marat à Babeuf », se répète un demi-siècle plus tard sur le plan théorique et « à un niveau beaucoup plus élevé » dans les années 1840, du Marx protestant contre la loi sur le vol de bois au Marx socialiste scientifique. Ce qui demeure, aux yeux de Lukács, c'est la revendication démocratique : selon lui, Marx n'a jamais cessé de militer en faveur des libertés politiques du plus grand nombre. Le seul véritable changement dans sa trajectoire résiderait dans la prise de conscience du fait que l'appropriation collective des moyens de production est la condition nécessaire pour la réalisation complète de ces libertés.

Bien sûr, Lukács ne manque pas de remettre l'évolution de Marx dans son contexte propre. Il rappelle que les analyses marxiennes, qui, d'une position démocratique bourgeoise, mènent à la compréhension du « rôle directeur que le prolétariat doit jouer dans la révolution démocratique bourgeoise, et la nécessaire transformation de celle-ci en une révolution socialiste prolétarienne⁴⁷ », concernent avant tout l'Allemagne de son temps qui peine à sortir de sa « misère » politique et sociale. Toutefois, l'auteur du *Jeune Marx* relève que « le propos tend d'emblée à se généraliser à toutes les révolutions bourgeoises qui se produisent quand l'opposition de classe entre la bourgeoisie et le prolétariat s'est déployée à l'échelle internationale⁴⁸ ». Le projet d'une révolution prolétarienne qui commencerait par conquérir les libertés démocratiques avant de passer au socialisme ne vaut donc pas seulement pour l'Allemagne, mais pour tous les pays qui souffrent encore de survivances féodales : c'est ce que confirme sa caractérisation de la « perspective du *Manifeste communiste* » comme « perspective d'une révolution démocratique bourgeoise qui se développe en une révolution socialiste prolétarienne⁴⁹ ». Cette perspective conclut l'étude.

Une telle interprétation des positions de Marx en 1848 est globalement fidèle à la réalité historique. Quoique la lettre même du *Manifeste* ne soit pas tout à fait conforme à ce qu'en retient Lukács, il demeure qu'en 1848, Marx et Engels ont bien soutenu pour l'ensemble des pays européens en révolution le programme de l'institution d'une république démocratique unitaire. Toutefois, on décèle dans l'insistance du penseur hongrois sur cet aspect de la pensée marxienne la persistance de ses propres options politiques. Lukács demeure sur des positions

⁴⁶ *Idem.*

⁴⁷ *Ibidem*, p. 61.

⁴⁸ *Idem.*

⁴⁹ *Ibidem*, p. 92.

similaires à celles de 1929 : il prône une transformation graduelle de la révolution bourgeoise en révolution socialiste dans les pays capitalistes, à travers un processus d'élargissement croissant des libertés collectives impulsé par une coalition des partis de gauche ; mais il espère également une démocratisation du socialisme, comme sa participation à la Révolution hongroise de 1956 le confirmera peu après. Il est notable que là encore, la justification historico-politique de ces choix passe inmanquablement par la référence à la France et à la trajectoire de sa Révolution, qui constitue une source d'inspiration inépuisable. En outre, on peut penser qu'en 1955, l'insistance sur le jacobinisme de Marx a dans l'esprit de son auteur une fonction stratégique particulière, dans un contexte où la mort de Staline, survenue en 1953, a ravivé les espoirs de réforme dans les pays de l'Est.

En 1968, au crépuscule de sa vie, Lukács rédigea un essai dont il prévoyait la parution en Italie et en Allemagne fédérale, c'est-à-dire dans des pays où il ne craignait pas la censure. Publié en France vingt ans plus tard sous le titre *Socialisme et démocratisation*⁵⁰, le texte confirme la permanence des orientations fondamentales de Lukács. L'auteur y réaffirme combien, selon lui, le socialisme demeure inséparable d'un élargissement des conquêtes démocratiques des révolutions bourgeoises, qui passe notamment par la démocratisation de la vie quotidienne des masses, avec l'instauration d'une gestion collective de la production, de l'organisation du travail, de la répartition des biens, etc. L'ouvrage prend clairement parti en faveur de la liberté de parole et de débat dans les partis communistes, ainsi qu'en faveur d'une décentralisation et d'une débureaucratiation de la vie sociale et politique dans le Bloc de l'Est. Selon Lukács, ce n'est qu'à ce prix que la révolution socialiste prendrait réellement en charge ce qu'il appelle « l'humanisation de l'homme⁵¹ », c'est-à-dire son épanouissement dans des activités professionnelles et sociales respectueuses de sa « nature spécifique », de sa « dignité⁵² » et de ses capacités d'autoréalisation.

Le marxisme humaniste de Lukács est un aspect de sa pensée qui a trop rarement été souligné. Pourtant, il constitue bien une constante, tant de sa production théorique que de ses interventions politiques depuis les années 1930. La référence persistante à la Révolution française comme source de la tradition progressiste ultérieure et comme modèle de révolution démocratique en est un des symptômes les plus explicites. Le rappel de telles convictions paraît

⁵⁰ G. Lukács, *Demokratisierung heute und morgen*, Budapest, Akademia. Kiadó [1985] ; tr. fr. Gérard Cornillet, Paris, Éditions sociales/Messidor, 1989.

⁵¹ *Ibidem*, p. 136.

⁵² *Ibidem*, p. 139.

de nature à réhabiliter toute une partie de l'œuvre de Lukács trop longtemps considérée comme un « hommage philosophique au génie de Staline⁵³ », et à y rechercher ce qui demeure fécond du point de vue de l'analyse philosophique, sinon politique.

Stéphanie Roza (ENS Lyon/CNRS)

⁵³ C'est de cette manière que Kostas Axelos répudie « la regrettable *Destruction de la raison* » dans sa préface à la traduction d'*Histoire et conscience de classe*, Paris, Minuit, 1960, p. 3.